



À LA BRASSERIE PILL (1) par Georges ROLAND

extrait de « Manneken Pis ne rigole plus »

roman humoristique bruxellois

*disponible sur Amazon.fr et sur le site des éditions
bernardiennes*

© éditions bernardiennes 2013, ISBN 978-2-9600805-9-9

Ce texte contient des belgicisms et des expressions typiques bruxelloises. Un lexique est disponible à la fin de chaque livre intégral.

La moustache de l'inspecteur Bertrand Dughesclain

Madame Godelieve tient son cavalier à distance. Une manière de lui présenter un décolleté plantureux, fraîchement regonflé au gaz pas naturel par les bons soins de la chirurgie et ses tiques. Les deux masses dorées à la lampe UV s'agitent au rythme de la musique, devant les yeux exorbités de Léon Dingault.

Un mambo d'enfer, qui fait virevolter les danseurs de gauche à droite, et inversement, et que Polle Gesfretter, le batteur des *Klachkoppe*, rythme de sa grosse caisse.

Sur un signe de Ware, l'accordéoniste chef d'orchestre, le morceau se termine et Léon, toujours galant, va reconduire sa cavalière à la table déjà occupée par son mari. Il en profite pour lui faire compliment des nouveaux appas de madame :

— Fameux travaux de ravalement, Pieter, et bien réussis. Toutes mes félicitations.

— Et c'est du solide, tu sais, tu as vu la cheminée ? se méprend l'interpellé. C'est du granit de Quenast avec de la pierre de Gobertange par en dessous. Il était temps qu'on arrange un peu la vue de sur le devant, tu trouves pas ? Tout a l'air remis à neuf.

Un peu dérouté, Léon hoche la tête, puis s'incline une dernière fois devant madame Godelieve, qui profite de l'occasion pour se regonfler à bloc.

— Godelieve, ce fut un plaisir.

Elle rougit jusqu'au nombril, et envoie avec les cils un message en morse vers son interlocuteur. Cela dit à peu près :

— Merci. Bons baisers, on se téléphone et on se voit dans une intimité plus propice à l'échange, dès que tu le voudras.

Certaines soirées à la brasserie Pill sont d'une rare intensité. Lorsque Ware et ses *Klachkoppe* viennent musiquer, que Kanga, le serveur noir a débarrassé la piste de danse centrale, aidé de Marcel, le patron, et que Bertha et son mari ont ouvert le bal en dansant *Zatten Drei*, on est parti jusqu'aux petites heures, au mépris des voisins.

La salle de restaurant se transforme en bal populaire, et les clients, des habitués, descendants d'expatriés au Congo belge, oublient leurs soucis au son de l'accordéon. Il y a là, mélangés, les enfants des partisans de la chicotte et ceux des chicottés venus coloniser Bruxelles. En somme, les anciens et les nouveaux colons.

Madame Godelieve, madame Bertha et madame Gilberte sont les dignes représentantes de la première catégorie, jeunes femmes dynamiques à Luluabourg, aujourd'hui recyclées en

bistrotière ou nettoyeuse de rames de métro. Dans la seconde, on peut compter Kanga, étudiant à l'ULB garantissant ses minervals par un emploi de serveur extra, avec comme client son oncle Dieudonné, directeur de projet dans une entreprise de contrôle de qualité. Un univers éclectique.

Dans un coin de la salle, le commissaire Guy Carmel sirote sa quatrième gueuze en regardant évoluer les couples. À côté de lui, Jacques Goreil, chef de la police scientifique, a l'air d'un croque-mort au chômage. Aujourd'hui, la monture de ses lunettes est vert-pomme, ce qui contraste avec son costume noir impeccable, et son teint de plâtre frais. Les deux compères viennent d'engloutir un double duo de ris et rognon au madère dont Bertha détient le secret, et ne redoutent pas la probable crise de goutte consécutive à cette orgie.

— On se la finit avec un petit Chassart ? propose Guy d'une voix suave.

— Ah non ! s'écrie son convive, le Chassart, depuis la soirée chez toi, c'est terminé. Plus jamais !

Le commissaire y va d'un rire franc et massif : le souvenir de Jacques Goreil encore plus blanc que d'habitude, aux traits coulants, au regard perdu dans l'immensité de la gueule de bois, lui revient en mémoire.

— Trois bouteilles de Chassart en une soirée, c'est beaucoup, j'avoue.

— Un commissaire de police qui avoue, c'est rare. D'habitude...

— D'habitude, je parviens à résoudre mes enquêtes ! s'emporte le commissaire. Et celle-là elle me reste en travers du gosier. Quatre morts et pas de suspect, je ne supporte pas.

— Le Chassart t'aide à oublier, ou plutôt, à cicatriser. Rien de tel qu'une bonne migraine pour te changer les idées noires.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot, ça tu peux le savoir. Cette histoire me turluchose tellement que je n'ai pas vu arriver les embrouilles avec Susse. Tu sais qu'il s'est mis en ménage avec Arlette ?

— Ton stagiaire pollueur ? Avec ta fille ? C'est la meilleure ! J'espère qu'il est plus efficace en relations humaines qu'en protection d'une scène de crime.

— Oh, je peux le comprendre ! C'étaient ses premiers cadavres, et il faut reconnaître qu'ils n'étaient beaux à voir. C'est normal que tu vomis ton dîner quand tu vois ça.

— Mais pas sur ma scène de crime. Et pas deux fois de suite. Il ferait bien mieux de vendre des frites que de travailler à la police judiciaire.

— C'est pas un métier d'avenir, ça, les frites. Tiens, demande à Marcel. Il prétend que le *fritkot* de la place a été racheté par les Chinois. Tu vas voir que bientôt, en bas de ton cornet, tu vas lire « made in PRC ». Même le pickles va venir de là-bas. Demos et Vellens n'ont qu'à bien se tenir, fieu ! La mayonnaise à l'huile de riz, ça va faire drôle.

— Ajoutons des œufs de cent ans, pour faire plus comique...

— Moi je rigole pas avec ça, tu sais. J'aime beaucoup mieux les œufs de poule. Non mais tu te rends compte, Jacques, comme tout est en train de changer ? Nous quand étai gamins, on avait l'avenir ouvert devant nous. C'était une grande porte, qu'est-ce que je dis une porte ? un panorama ! Ton père te disait « *Menneke, mènnant* tu vas aller travailler. » et tu y allais. Aujourd'hui, le *ket* qui a fini ses études, son père lui dit : « *Fiske*, tu vas aller t'inscrire au chômage, sinon je touche plus mes allocations familiales. » Qu'est-ce que tu dis en bas de ça ? Les jeunes, le jour d'aujourd'hui, c'est même pas une grande porte qu'ils ont devant eux, c'est un couloir qui rétrécit !

— La porte de Gide, quoi ? Arrête, tu vas nous faire pleurer. Tu as un boulot qui te plaît ? Tu n'es pas malheureux ? Ta fille respandit ? La vie est belle !

— Sauf quand je sais pas résoudre une enquête et que je n'ai rien d'autre à me mettre sous la

dent pour faire passer la pilule.

Léon Dingault est venu les rejoindre, et s'assied délibérément entre eux.

— La sauce madère ne te convient pas ce soir, Guy. Tu as l'air morose.
— L'affaire du dépôt lui pèse sur l'estomac, indique Goreil. Quatre cadavres et pas de meurtrier, ça le démotive.

— Tu me connais, Léon, un tueur en série qui court les rues de Bruxelles, ça m'en fiche un coup.

— C'est terminé depuis des semaines. Il est sans doute reparti vers d'autres cieux.

— Le problème, avec notre commissaire, c'est que lorsqu'il n'a rien à mettre sous son nez de limier, il s'ennuie, et il ressasse. Regarde-le, comme il est triste de ne pas avoir un bon crime à élucider. Bruxelles est devenue trop calme pour lui. Il va en arriver à regretter le bon vieux temps de Chicago des années trente. Al Capone, Dillinger, Bonnie et Clide... Voilà son domaine.

— Je n'en demande pas tant. Juste un petit crime, même passionnel, pour me remplir un peu l'esprit, tu vois ?

— Je peux tuer ma belle-doche, si ça peut te faire plaisir. Justement, je me demandais comment faire pour que tu ne te doutes pas trop vite que c'est moi, juste pour faire durer le plaisir. Tu as une idée, Jacques ?

— Moi, je ne réalise que des crimes parfaits. Le commissaire n'en entend même pas parler. C'est facile : il suffit de convaincre le médecin qu'il s'agit d'une mort naturelle, il signe le permis d'inhumer, et salut la compagnie. Ni vu, ni connu.

— Ne me fais pas rire, Jacques. Si c'était facile, on verrait moins de gens au commissariat. Il y a toujours un petit malin qui pose LA question. On exhume, on vérifie, et le cadavre parle. Alors on va chercher le meurtrier, et il est bien obligé d'avouer.

— Tu crois que le crime parfait n'existe pas ?

— Neuf fois sur dix, il y a un couac. Une empreinte oubliée, une trace, un objet insolite. C'est mon boulot de trouver ce couac.

Un quatrième convive s'écroule à leur table, c'est l'inspecteur Bertrand Dughesclain.

— Je dérange pas ? On sera juste assez pour une partie de *couyon*... Allez, c'est ma tournée.

Au comptoir, les trois égéries de la soirée n'en peuvent plus de contempler l'aréopage de mâles de la salle. La conversation se déroule sur un mode mineur, comme un complot de terroristes hawaïens. C'est Bertha qui préside la session :

— Doucement, Gigi, je ne dis pas que Marcel... attention, il arrive juste. (À voix claire) Tu mets trois clous de girofle en fin de cuisson, comme ça ils gardent bien tout le goût.

Après le départ de son époux, elle reprend le même ton de conspiratrice :

— Je ne dis pas que Marcel n'est pas bien. Je dis simplement que Bertrand a quelque chose.

— En plus, tu veux dire ? *Oué*, il a sa moustache ! Et ça je peux t'avouer que ça donne du sel, tu sais. C'est mieux que tes cous de girafe ça je te garantis.

— On dirait que tu l'as déjà goûté, ou quoi ? s'immisce Godelieve.

— Non, peut-être ! Une moustache comme ça, si tu n'as pas goûté ça au moins une fois dans ta vie, tu sais rien de rien, ma vieille ! Pourquoi tu crois que les latinos ils ont tous ça ? Car c'est pour faire craquer les filles ! Un baiser sans moustache, c'est comme un biftek sans moutarde, qu'ils disent les Italiens.

— Tu mets de la moutarde sur un biftek, toi ? rétorque Bertha. Moi je crois que les Italiens y s'y connaissent mieux en macaronis qu'en biftek.

— C'est drôle que les Noirs ils ont pas une moustache, reprend Godelieve. Pourtant j'en ai connu beaucoup.

— Ça tu peux le dire ! éructe Bertha.

— Il y avait juste Patrick Lemamba. Il était mignon avec son bouc ! Mais on le voyait que quand on était tout contre lui...

— Çui-là, comme serpent à sornettes, il savait contre le vent, surenchérit madame Gilberte. Tu as bien entendu toutes les *flooskes* qu'il racontait, non ? Il critiquait même le roi, dis !

— Oué mais on cause pas de ce *pei*, coupe Bertha. C'est de Bertrand et de sa moustache. Tu vois, Gigi, je voudrais bien savoir quel effet ça fait quand on embrasse une moustache.

Madame Gigi entre en rêverie comme d'autres en religion :

— Och, Bertha, c'est comme tu dirais un dîner de gala. D'abord, ta lèvre se pose sur quelque chose de doux, comme de la *watte*, et puis par en dessous ça pique. C'est doux et sucré, et puis ça pique et puis ça redevient sucré...

— Surtout s'il a mangé de la mousse au chocolat avant, et qu'il y en a encore dans ses poils, précise madame Godelieve en fine exploratrice de saveurs nouvelles.

Elle se tait sous le regard fulgurant de madame Gilberte, qui poursuit avec lyrisme :

— Tu passes du plat de résistance au dessert aussi longtemps que ta bouche est dessus.

— Ça fait un peu mal, alors ? s'inquiète Bertha, subjuguée.

— Juste assez pour de nouveau bien sentir le doux de la *watte* après. Et je te prie de croire que Bertrand il sait se servir de sa moustache.

— Les Italiens aussi ils aiment bien les moustaches, intervient madame Godelieve.

— On te parle pas des Italiens, Godelieve ! Et pas des Japonais non plus, et pas des Portugais ni des Sénégalais. Tu vas une fois cesser de toujours penser à des étrangers, hein ! Bertrand, c'est un vrai *castar belche* et même de Bruxelles. Si tu continues à radoter comme ça je te sers plus rien.

— Eh bien je demanderai à Kanga, il sait rien me refuser.

— Avec toi ça revient toujours à des Noirs ! Bon allez, on reprend une tournée de lambik, c'est pour moi.

Pendant ce dialogue digne de carmélites révisionnistes, Marcel s'est rendu à la table du commissaire :

— Holà dites donc ! Les gueules d'enterrement ! Vous avez besoin d'un remontant, les trois, et d'urgence encore. Bertha ! Amène la bouteille de Chassart !

— Ah non, pas de Chassart, s'écrie Jacques Goreil. Buvez ce que vous voulez, moi, je continue à la gueuze. Et puis non, je retourne chez moi. Bonsoir la compagnie.

Il quitte la salle sous le regard catastrophé du patron :

— J'ai dit une bêtise ?

— Te biles pas, Marcel, c'est juste qu'il a des souvenirs douloureux avec le genièvre.

L'inspecteur Bertrand ressent soudain sur sa nuque l'incandescence du regard de Bertha. Lorsqu'il se retourne vers le bar, leurs yeux se croisent en une gerbe étincelante comme un bouquet de 21 juillet. Bonne élève, la patronne a appris de madame Godelieve l'art de la transmission ciliaire et envoie un message nullement codé : « disponible dans les plus brefs délais pour un essayage de moustache. »

S'il n'avait déjà le teint brique des amateurs de lambik et dérivés, Bertrand en rougirait jusqu'aux oreilles. La sensation de la hanche du mari contre son épaule le pousse cependant à refréner l'extériorisation de ses sentiments. Il se contente de répondre d'un clin d'œil trop appuyé pour échapper à la vigilance de Godelieve et Gilberte :

— Eh bien ma fille, tu perds pas de temps, toi ! constate la technicienne de surface de métro. Laisse-moi quand même une minute pour faire sortir Marcel, qu'il voit pas comment tu goûtes à cette moustache.

— Tu sais bien causer sur les autres, ajoute Godelieve, mais il me semble que tu n'es pas une

sainte Nitouche non plus.

— Je fais rien que juste la regarder, se défend Bertha. C'est pas un crime, de regarder une moustache.

— Surtout quand ton mari est retourné de l'autre côté ! Tu *zwanzes* ou quoi ? Je vais t'arranger le coup : je demande à Marcel de venir me livrer demain un bac de gueuze à la maison, et toi tu appelles ton moustachu.

— Et tu en profites pour goûter à Marcel, sans doute ? Je te connais, Godelieve, tu sais pas laisser un homme tranquille, toi. Déjà que j'ai des doutes avec Kanga...

Madame Bertha s'est approchée de l'inspecteur Bertrand, et ne se prive pas d'une vue imprenable sur l'objet de sa convoitise. Sa petite taille lui offre la perspective en contre-plongée d'une rangée de poils minutieusement ordonnés, couleur poivre et sel, rigoureusement taillés au niveau de l'ourlet de la lèvre. Elle tremble d'envie de passer l'index dans le sens du poil, pour en apprécier la douceur, puis en remontant vers les narines, pour en ressentir le piquant. La proximité de son époux l'empêche cependant d'exécuter son dessein. Elle devra ce soir, se contenter de regarder et d'imaginer.

Demain, qui sait ?

Biblio de l'auteur aux éditions bernardiennes :

Une tragédie bruxelloise, roman historique
Louis Blanc-Biquet, chronique rurale du Brabant
Cartache ! du ramdam chez les rames, roman bruxellois
Manneken Pis ne rigole plus, roman bruxellois
Les contes de Luci, recueil de nouvelles
Chansons de Roland, poésie

www.bernardiennes.be